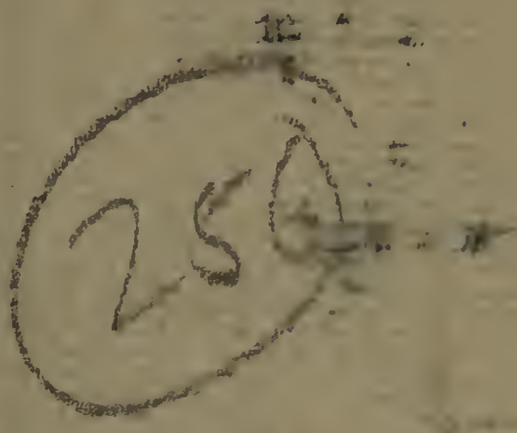

1769 Lucile comedie mêlée d'ariettes

(1) critique

LETTRE

A M. DE VOLTAIRE,

SUR LES

OPÉRA PHILOSOPHI-COMIQUES.

Où l'on trouve la critique de LUCILE, *Comédie en un acte & en vers, mêlée d'Ariettes.*

A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris,

Chez DESNOS, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus de la Fontaine S. Severain, au Globe.

M. DCC. LXIX.

(1) cete critique ridicule pour servir d'éloge a la pièce, dont on y fait la gopie; sans quoi on ne la supporterait par les remarques insipides ou dégoutantes du critique, jusq'a la p. 62. ou il critique ceux qi prêche la philosofie, dont le prétexte qe le monde n'en est pas meilleur. Et qi enveloppe la critique de ceux qi prêche ange la religion, quoiq'ils ne fasse pas de conversion.

LETTRE

A M. DE VOLTAIRE,

SUR LES

OPÉRA PHILOSOPHI-COMIQUES.

Vous devez être bien satisfait, Monsieur; la Philosophie fait tous les jours de nouveaux progrès. Depuis que votre heureux génie a allumé, dans le sanctuaire de Ferney, ce flambeau de l'humanité que Socrate fit autrefois descendre du ciel, il n'a cessé de multiplier & d'étendre sa lumiere; on peut même dire qu'il en est venu jusqu'à faire des ravages. Vous vous êtes efforcé d'éclairer les hommes; des maximes fortes, des

discussions profondes, des sentimens généreux, des plaisanteries ingénieuses, ont dissipé l'erreur, fait éclore la vérité, établi cette morale honnête & naturelle qu'on sentoit dans le cœur, avant que vous eussiez parlé, mais qui n'attendoit, pour se développer, que vos sublimes leçons. La Poësie, l'Histoire, la critique, toutes les Sciences, en un mot, ont pris sous votre pinceau ces sages couleurs qui peignent le vrai & qui le prouvent. Mais vous ne vous attendiez pas peut-être que le Théâtre en viendroit un jour au point de le disputer aux écoles d'Anaxagore & de Platon. Melpomene en chaussant son cothurne, s'est empressée aussi de s'affubler du manteau philosophique, [c'est une parure qui lui avoit manqué jusqu'à vous], & sous ce harnois, qui ne lui sied pas mal, à ce qu'on

dit, elle a débité des ſentences, lancé des traits vigoureux contre la ſtupidité du vulgaire, fait parler les héros en ſages, & applaudir le parterre en fou.

La Philoſophie eût pû ſe borner là; cependant ſon activité la pouſſe toujours en avant, & le Théâtre Italien, l'Opéra-Comique, pour tout dire, ſont devenus ſon Lycée favori: ainſi jugez ſi elle n'a pas fait bien du chemin. Il faut pourtant convenir, qu'il eût été plus à propos pour elle de garder un peu les bienſéances, & (1) de ne pas s'allier ſi mal adroitement à la muſique, ſans laquelle on n'écouteroit que froidement ſes leçons, ce qui porte une atteinte conſidérable à ſa dignité. Que voulez-vous faire! C'eſt une ſuite inſéparable du caractere des François: vous avez détruit le Fanatiſme, & la Philoſo-

(1) voila une critique bien mal adroite, de blâmer l'alliance de la philosophie al amusique, en la justifiant, puisqu'on voit qu'elle fait écouter ses leçons.

phie en eſt devenue elle-même un. Vous ne l'aviez pas prévu ſans doute, Monſieur ; & je crains que cette pétulance ne pouſſe juſqu'au ridicule ce don ſi précieux de la nature & de votre éternelle fécondité.

Quoi qu'il en ſoit, nous avons des Opéra Philoſophi-Comiques ; on en prend les ſujets où l'on peut, & le Public ſe laiſſe tromper ſur ce larcin, comme on veut. Vous avez entendu ſans doute parler du ſermon des *Moiſſonneurs* : je ſuis perſuadé que, malgré l'enthouſiaſme de nos étourdis, vous avez trouvé aſſez étrange qu'on ait réduit en Ariettes, en Duo, &c. un trait auſſi frappant de l'Ecriture-Sainte, que vous ſavez beaucoup mieux appliquer. Tous les Acteurs de cette piéce ſe tuent à y débiter des maximes de bienfaiſance, & laiſſeroient volontiers la récol-

Monſieur, cette derniere production, car l'Auteur, ſi c'eſt celui qu'on ſoupçonne, ne manque jamais d'envoyer les ſiennes aux premieres têtes de l'Europe. Si cela eſt, vous en faites déja le cas qu'elle mérite, c'eſt-à-dire, que vous y avez trouvé une froide répétition d'une piéce intitulée la *Force du Sang*. Ce n'eſt pas là ſon plus grand crime : ce que j'y trouve de plus inſoutenable, c'eſt l'inſipidité des perſonnages, & la langueur qui y régne d'un bout à l'autre. Je vais entrer là-deſſus dans quelques détails avec vous, en cas qu'on ne vous ait point envoyé cette Comédie. En voici l'analyſe : je ne la ferai pas auſſi bien que nos Journaliſtes, mais je la ferai auſſi briévement que la matiere le comporte.

C'eſt une fille qui va ſe marier, qui, pendant deux minutes, ne va

point ſe marier, & qui, la minute d'après, ſe marie.

Vous n'êtes pas content ſans doute de cet abrégé, qui cependant a ſon mérite, car il peint la choſe au naturel ; vous voulez, Monſieur, un peu d'explication : je vais vous ſatisfaire, mais je ne ſerai pas auſſi diffus que l'Auteur.

Lucile va donc ſe marier, comme je vous l'ai dit ; & d'abord que fait-elle ? elle ſe met à ſa toilette. Rien de plus naturel ; le Poëte entend trop les bienſéances, à ce qu'il paroît, pour la laiſſer marier en négligé. D'ailleurs il a ſes raiſons, car il faut bien que ſa Femme de Chambre, *Julie*, aye occaſion de lui dire, le plus joliment du monde :

Scène I. Voici, Mademoiſelle, un beau jour !

Lucile lui répond,

Ah ! Julie,

C'eſt le plus beau jour de ma vie.

juſques-là il n'y a rien de trop. On ne peut dire en moins de tems d'auſſi jolies choſes. *Lucile* cependant veut faire un tour d'adreſſe, & veut apprendre au ſpectateur qu'elle attend ſon Pere nourricier, pour le faire danſer à ſa noce. La Femme de Chambre en a tant d'envie, qu'elle le diſpenſe des formalités du veuvage, & elle veut le faire danſer malgré qu'il en ait.

Oui, malgré ſon veuvage,
A votre noce il danſera.

Lucile n'oſe ſe le promettre, mais elle veut au moins qu'il la regarde danſer.

J'eſpere au moins qu'il jouïra
De ma joie; & je veux que ſon cœur la partage.

Ah ! la bonne petite fille ! Voyez comme la Philoſophie nous apprend à aimer nos Peres nourriciers, & à les faire danſer au moins une fois dans leur vie. C'eſt attendre un peu tard ; *Lucile* auroit dû au moins s'en reſſouvenir plutôt ; mais il falloit que le perſonnage parût, & il ne devoit ſe montrer qu'à la noce. Le génie philoſophique arrange tout.

Que fera la future en attendant que le bonhomme arrive ? N'ayant rien de mieux à faire, elle chantera : & quoi ? ne croyez pas que ce ſoit *Blaiſe* ſon nourricier : elle eſt occupée d'autres choſes : ce ſera les douceurs de l'hymen. En vérité, Monſieur, on dit que cet hymen eſt une divinité un peu triſte ; je ne l'ai jamais mieux compris que par le ton qui régne dans cette Ariette. Je la tranſcris pour juſtifier tous les époux

à qui l'on reproche leur froideur.

AIR :

Qu'il eſt doux de dire en aimant,
Je ſuis ſûre de plaire,
De faire
Un époux d'un amant !
Nous aurons pour Loix nos deſirs :
Pour nous l'hymen eſt l'amour même.
Nœuds pleins d'attraits, enchaînez ce que j'aime
Dans le ſein des plaiſirs.
Nous vivrons exempts des atteintes
Du ſoupçon qui trouble les cœurs :
Jamais de feintes ;
Jamais de plaintes :
Des jours pleins de douceurs.
Un Dieu paiſible
Tendre & ſenſible
Les ſémera de fleurs.

Survient *Dorval*, juſtement comme elle finit ;

Scène II. *Lucile!* Non, jamais je ne vous vis ſi belle!

lui dit-il, en l'abordant. *Lucile* répond modeſtement,

Le bonheur embellit.

Dorval, l'inimitable *Dorval*, ajoute ſoudain, pour nouvelle,

Vous allez être à moi,

il en doute cependant, car il s'écrie,

Ah! n'eſt-ce pas un ſonge? A peine je le crois.

Il falloit qu'il ſe fût paſſé bien des choſes que nous ne ſavons pas, pour le jetter dans une ſi étrange perplexité. Tout ce que l'on ſait, c'eſt que la future, toujours de bon accord, ſe contente même du ſonge, & répond avec préciſion :

L'illuſion ſeroit bien douce!

Dorval ne laiſſera pas le vers à moitié, il le finit auſſi-tôt par une antithèſe :

Et bien cruelle !

Lucile, ſans s'émouvoir, a beau ajouter,

Raſſurez-vous.

il faut que ce *Dorval* ſoit ſorcier. Voici ce qu'il dit :

L'excès de ma félicité,
Sa douceur, ſa tranquillité,
Me ſemble ſi peu naturelle,
Qu'à mon réveil j'en ai douté.

Après cela il faut qu'il chante, pour s'étourdir ſur ſes preſſentimens ; & ce réveil qui l'a ſi fort contriſté, ſe décrit ainſi.

AIR :

Quel réveil ! Quel *enchantement* ! &c.

Il vous ſera facile de connoître, par

ce ſeul vers, comme cette Ariette vient à popos. Tout le reſte de cette ſcène eſt dans le même goût. Il faut cependant remarquer que *Dorval* eſt un homme qui ſonge à tout. *Lucile* n'eſt point coëffée à ſon gré; il recommande à *Julie* d'élever une boucle, d'ajuſter une fleur qui n'eſt pas bien placée.

Elevez cette boucle, & cette fleur auſſi.

Ah! Monſieur, que cette attention eſt philoſophique! qu'elle peint bien la nature! & quelle nature, grands Dieux!.... Quittons cette ſcène; car elle ſent l'ambre à entêter.

Scène III. Vous allez voir dans la troiſiéme, Monſieur *Timante* en robe de chambre. Sur le théâtre on aime les tableaux; en voici un en bonnet de nuit. Toujours des complimens très-ſimples :

Bon jour mes enfans.

à ces mots, *Lucile* ſe leve : je ne ſais ſi ce n'eſt avant ou après que la boucle a été racommodée ; je croirois cependant, quoi qu'en diſent certains graves Auteurs, que c'eſt avant, car *Lucile* s'écrie avec trop de précipitation,

Ah mon pere !

pour avoir donné le tems d'achever. Ce cri de ſurpriſe ſi naturel, eſt ſuivi d'un ordre précis de reſter à ſa place.

Demeure, la toilette eſt un grave myſtere
Qu'il ne faut point troubler.

On dit que le Parterre a beaucoup applaudi cette Sentence ; mais comme je ſuis un Hiſtorien fidele, je vous dirai que les plus jolies femmes qui étoient dans les loges, en ont été

ſcandaliſées. Vous en devinez facilement la raiſon : c'eſt dire une injure à Hébé, que d'ériger ſa toilette en *myſtere*. Mais il faut l'excuſer, le bonhomme n'y entend pas fineſſe, ni ſon gendre futur non plus. Le reſte de la converſation ſe paſſe en excuſes bourgeoiſes. *Dorval* qui a la conſcience délicate, *auroit dû*..... voir ſans doute le pere avant la fille ; mais Monſieur *Timante* paſſe pardeſſus tout, &, après quelques rotondités, il chante une Ariette qui devoit venir, car c'étoit ſon tour à chanter. Cette Ariette n'eſt pas mauvaiſe, mais point nouvelle ; elle eſt de la philoſophie du vieux tems. Ce qui ſuit eſt amené d'une étrange maniere. Croiriez-vous que pour débiter un lieu commun, on interrompt le diſcours pour demander à *Dorval* ſi ſon pere eſt levé ? *Dorval*, en homme qui ne

veut pas mentir, répond *je ne sais*, & tout d'un coup part, comme un éclair, cette tirade dont vous penserez ce qu'il vous plaira :

TIMANTE.

La nobleſſe
Eſt pareſſeuſe en tems de paix.
Ce n'eſt pas un reproche au moins que je lui fais :
Car je voudrois que la molleſſe
Fût le prix des travaux guerriers ;
Et je reſpecte la vieilleſſe
Qui repoſe ſur ſes lauriers.
Le voici, la ſanté brille ſur ſon viſage.

Rien cependant n'étoit plus inutile que ce brevet d'indulgence ; *Dorval* pere, s'étoit ſans doute levé de bon * Scène IV.

* Il eſt à croire auſſi qu'il avoit fait pluſieurs campagnes où il s'étoit diſtingué ; autrement, pourquoi célébrer ſon repos ?

matin, ou du moins il vient très-à-propos, quand on l'acheve. [Notez, je vous prie, que, de compte fait, voilà deux robes de chambre & deux bonnets de nuit sur la scène]. Que vient-il dire?

J'ai bien dormi.

Le Public a dû être flaté de la confidence, comme vous voyez. Il paroît cependant que le Seigneur *Dorval*, n'est pas encore bien éveillé, car il fait des questions d'un homme qui dort debout. C'est dans cet esprit qu'il demande aux jeunes gens,

Hé bien, mes enfans, êtes-vous
Bien d'accord, bien sûrs l'un de l'autre?

L'interrogation est aussi à propos

Quant au fils, nous n'osons en faire un Militaire; nous attendons, pour en être assurés, qu'il nous montre son brevet.

qu'elle eſt harmonieuſe & les vers bien frappés. Pour achever la ſtance, il ſe tourne du côté de *Timante*, & lui dit aſſez bonnement :

Timante, ils ont leur tour ; nous avons eu le nôtre.

Comme on ne fait que voltiger, le tour de *Lucile* vient enſuite, & par étonnement on s'écrie :

DORVAL, *pere.*

Mais Lucile eſt éblouiſſante.

Après cette affirmation, vient une autre queſtion de *Timante*, des mieux placées. Il falloit une rime à ce vers, & le génie du Poëte lui fournit auſſi-tôt,

TIMANTE.

La trouvez-vous *appétiſſante* ?

Il faut convenir que toute cette fa-

mille eſt d'une délicateſſe inconcevable. *Dorval* pere, je ne ſais pourquoi, tombe tout à coup dans le remord :

Pardon, j'uſe déja du droit de pere,

dit-il à *Lucile*. Mais qu'avoit donc fait de ſi terrible le bonhomme, pour entreprendre de s'excuſer ainſi ? L'Auteur m'en fera peut-être part un jour, & je vous l'apprendrai. Pour vous, Monſieur, j'eſpere qne vous me pardonnerez facilement de paſſer ſous ſilence le reſte de la converſation. J'en viens au déjeûné, car il y en a un.

Le bonhomme *Timante*, dans l'excès d'un tranſport de groſſe joye, demande à déjeuner, à peu près comme le Chanoine Evrard * ; il ſonne, qu'on apporte

Du thé, du vin de Rota.

---

* Dans le Lutrin.

Et pourquoi cela ? pour finir par une gentilleſſe, & dire encore très-philoſophiquement,

Mocquons-nous de l'étiquette
Et du ſot qui l'inventa.

Je ne vous dirai point ce qu'on a ſervi, mais je pourrai vous rendre compte de ce que l'on a dit. On a d'abord mis en avant une Ariette digne, à la vérité, de figurer dans un mince déjeuné. Il faut avoir l'eſprit bien gai, pour commencer à chanter ainſi l'eſtomach vuide. Les diſcours qui occupent tout le tems, ne le ſont pas moins; du verbiage, du verbiage, & puis c'eſt tout. Je n'aurois jamais cru qu'il fallût ſe mettre au tour d'une table pour débiter des préceptes qu'on peut trouver partout *.

* On ne ſauroit accuſer le Muſicien de la même ſtérilité. La délicateſſe, le naturel,

DORVAL *à ſon fils.*

Sois galant avec ta femme.

TIMANTE *à Lucile.*

Sois douce avec ton mari.
Qu'il liſe au fond de ton ame.

DORVAL.

Qu'elle regne ſur ton ame ;
Qu'elle en ſoit l'objet chéri.

---

le jeu & la variété qu'il a mis dans ce quatuor, prouvent plus que jamais combien la muſique eſt indépendante des paroles, puiſqu'elle fait oublier à la repréſentation l'inſipidité des préceptes. C'eſt dans cette conſidération qu'on entend toujours avec plaiſir ce quatuor dont les parores ſont on ne peut pas plus froides. Ces ſortes de morceaux ne ſont deſtinés qu'à peindre les paſſions, & même les paſſions quand elles ſe combattent. Ici, ce ne ſont point des paſſions ; chacun eſt d'accord. Mais j'en reviens toujours à dire que cette faute même fait ſentir toute la force du génie du Compoſiteur.

TIMANTE.

TIMANTE.

Qu'il en ſoit l'objet chéri.

DORVAL.

Sois libéral.

TIMANTE.

Sois ménagere.

DORVAL.

Jamais trompeur.

TIMANTE.

Jamais légere.

Suis ſes penchans.

DORVAL.

Préviens ſes goûts.

TOUS LES DEUX.

Ces ſoins touchans
Seront ſi doux!
C'eſt peu d'aimer, il faut lui plaire.

LUCILE & DORVAL *fils.*

Oui toujours je veux lui plaire ;
Et j'en fais mes ſoins les plus doux.

TIMANTE, *à Dorval fils.*

Elle eſt timide.

DORVAL *pere*, *à Lucile.*

Il eſt ſenſible.

TOUS LES DEUX.

Que l'amitié tendre & paiſible,
Avec l'amour régne entre nous.

DORVAL & LUCILE.

Que l'amitié tendre & paiſible
Avec l'amour régne entre vous.

Ainſi ſe termine ce fameux déjeûné, qui ne reſſemble pas mal à ceux de nos Chevaliers errans. Vous avez peut-être déja dit cent fois en vous-même, Monſieur, Eh! quand dian-

re commencera donc l'intérêt? Un déshabillé, une toilette, des robes de chambre, un déjeûné, des faribo-les..... Préparez-vous, Monsieur, aux grands événemens. *Viens Blaise, comme nous tu seras bien aise.* Re-marquez que c'est *Timante* qui parle, car je pense que vous & moi ne nous mettrons pas de la partie. Le voilà donc introduit, ce tant desiré *Blaise*! Il sanglote en débutant; personne cependant ne s'en apperçoit. Chacun parle à tour de rôle, & *Lucile* aime mieux paroître ne s'appercevoir de rien, que de laisser échapper ce no-ble compliment : Scène V.

Dorval embrassez Blaise, il est de la famille.

Peut-on rien de plus convenable à l'état des choses! Quand je vous ai dit que tout le monde étoit sorcier

dans cette piéce ! Quoi qu'il en ſoit, l'aimable *Lucile* fait remarquer aux Acteurs ce qu'ils ont déja vû :

Vous voyez, il eſt triſte ; il a perdu ſa femme ;
C'eſt à nous de le conſoler.

[Elle ne s'y prenoit pas mal, puiſqu'elle vouloit le faire danſer]. *Blaiſe* ne ſe paye pas de cela ; il veut parler en particulier à *Lucile*. Quoi qu'on en uſât librement, comme vous l'avez vû, dans cette famille, il eût éte mal-honnête de congédier la compagnie ; auſſi l'adreſſe de l'Auteur brille-t-elle en cette rencontre. Un Laquais ſurvient, annonce du monde, & Timante dit à ſa fille de ſe charger du ſoin de le recevoir, après avoir oublié que ce *Blaiſe* ſi chéri, demandoit un entretien ſecret ; il en apporte la raiſon, c'eſt qu'il va s'ha-

Scène VI.

biller. Vous voyez, Monſieur, qu'on ne nous laiſſe rien ignorer que l'eſſentiel. *Lucile* quitte *Blaiſe* en lui diſant qu'elle va revenir, & *Blaiſe* profite de ſa ſolitude pour chanter une lamentation qui puiſſe donner à chacun le tems de faire ſes affaires. Ah ! Monſieur, que l'art aide merveilleuſement la nature ! Avec quelle fineſſe notre Villageois ne maudit-il pas ſa défunte ! Avec quelle tendreſſe ne roule-t-il pas ces douces imprécations ! Scène VII.

AIR :

Ah ! ma femme ! qu'avez-vous fait ?
Méchante mere !
De la miſere
Voilà l'effet, &c. *

* Ici nouveau triomphe pour le Muſicien, & même pour l'Acteur ; mais nous ſommes

Il héſite ; il balance, il a un ſecret important à révéler, c'eſt que *Lucile* eſt ſa fille, non celle de *Timante*, & ſa bonne ame, après un monologue auſſi long que celui d'Auguſte dans Cinna, finit par ſe décider pour ſon devoir. Je ne l'en blâme point, car il falloit cela pour le jeu de la piéce.

Scène VIII. *Lucile* revient enfin, après avoir reçu & rendu les compliments de toutes les carroſſées ; *elle s'eſt échappée*, & quoique toute eſſoufflée d'avoir monté ou deſcendu, elle a le courage de chanter. Il y a apparence qu'elle étoit ſûre de la patience du bonhomme *Blaiſe* & de celle de l'Auditeur piqué de ſon peu d'empreſſement, pour ſçavoir d'auſſi grandes

---

fâchés, pour le ſieur Caillot, d'être obligés d'avouer, que c'eſt le ſeul morceau où il peigne la nature, & paroiſſe ſentir le perſonnage qu'il joue.

choſes, que celles qu'on devoit lui apprendre dans l'entretien particulier. On entre enfin en matiere, & pour rabattre ſa joie, ſon Nourricier lui dit tendrement,

Et moi, Lucile, & moi, je viens vous affliger.

Elle ne veut pas d'abord y entendre. Il ſe débite à cette occaſion beaucoup d'ambiguités, le tout pour développer un bon cœur. Peut-on en douter après cette aſſurance.

Que ne vît-elle encore !.... [*Sa ſœur de lait*].
Ma maiſon eût été la ſienne ;
Et peut-être le même jour
Auroit vû ſa nôce & la mienne.

Bons deſirs inutiles, il faut en venir à l'abordage ; ne penſez cependant pas que ce ſoit ſi-tôt : je paſſe deux pages pour en venir au fait. Le grand

mot eſt lâché ; *Lucile* n'eſt plus la fille de *Timante* ; ſa mere l'a ſubſtituée à celle qui appartenoit à ce Seigneur ; elle l'a avoué en mourant à ſon mari ; *Lucile* a répondu, *qu'entens-je* ? *Blaiſe* a dit qu'il en étoit bien fâché ; il veut ſe retirer, ſa fille le retient, elle ne compte plus ſur perſonne :

Quoi! vous m'ôtez mon ſeul appui!

Il faut que ſon pere au moins lui en tienne lieu ; l'idée de *Dorval* vient un peu tard ajouter a ſon émotion : mais elle a mieux aimé faire la fille forte que de paroître trop tendre. Vous conviendrez, Monſieur, qu'on ne s'attendoit pas, de ſa part, à tant de généroſité ; mais telle eſt ſon caractere.

Et juſqu'à je vous aime, on dit tout froidement.

Blaiſe n'ayant plus rien à faire veut encore s'en aller ;

LUCILE.

Ne vous éloignez pas.

BLAISE.

Ma fille, j'attendrai.

Lucile, pour finir la ſcène, aſſure le Parterre que ſon pere n'eſt pas homme à manquer de parole, ni elle fille à reculer :

Il attendra .... Je le ſuivrai.

Cette belle enfant eſt à préſent toute ſeule. Elle avoit ſes raiſons ſans doute ; pour moi je n'en vois pas d'autre, que celle d'en revenir à ſon premier métier, de chanter. Vous penſerez certainement tout le contraire de Boileau *, vous direz Scène IX.

* Boileau dit un jour à une Demoiſelle, qui avoit l'haleine très-forte, & qui venoit

que l'air eſt bon, mais que les paroles n'en valent rien :

AIR :

Au bien ſuprême
Hélas ! je touchois de ſi près !
O toi que j'aime,
Tu m'adorois.
Le charme ceſſe,
Et ne me laiſſe
Que les regrets.
Sans réſiſtance,
Quittons l'objet de tant de pleurs.....
Vaine conſtance !
Je ſens que je me meurs.

Vous croirez ſans doute que c'eſt bien aſſez de ce que vous venez de lire : le poëte n'en a pas jugé de même ; il a

---

de lui chanter une chanſon : *les paroles ſont très-jolies, mais je trouve que l'air ne vaut pas le diable.* Saint Marc.

renforcé cette Ariette d'un Duo * ſoporatif entre *Julie* & *Lucile*, qui finit à un Trio qui tombe tout à fait dans le léthargique. Dans ce Trio *Dorval*, à qui la Soubrette demande,

Eſt-ce vous qui cauſez ſes larmes !
Venez la voir dans la douleur.

répond, avec une véhémence qui vous touchera ſans doute.

---

* Pendant le Duo, Lucile arrache ſes diamans & dérange la boucle & les fleurs que Dorval avoit pris ſoin de faire ſi bien arranger. On ignore ſi ce dérangement de toilette, qui eſt aſſez pathétique, eſt de l'invention de l'Actrice ou du Poëte. On ſoupçonne cependant que c'eſt l'Actrice qui l'a imaginé ; car le Duo n'annonce rien qui ait trait à cela : il faut même que *Dorval* n'en fache pas plus que nous, car lorſqu'il vient miauler avec elle, il ne lui en dit pas un mot.

Quoi ! Lucile eſt dans la douleur !
Et moi, jai pû lui cauſer ſes larmes !

Après cela, tout n'eſt que larmes,

LUCILE.

Laiſſez-moi cacher mes larmes.

DORVAL.

Ai-je pû cauſer vos larmes ?

Et puis, de déſeſpoir, l'Amant déſolé ſe proſterne aux genoux de *Lucile*, en lui chantant éloquemment :

Voyez à vos genoux,
Un Amant, un Epoux.
Daignez le voir, daignez l'entendre.
C'eſt un Amant, c'eſt un Epoux
Fidele & tendre.

Lucile eſt trop bonne pour le laiſſer long-tems dans cette poſture ; elle le fait relever avec une exclamation qui étoit indiſpenſable :

Dorval à mes genoux !
Ah ! levez-vous,
Eloignez-vous.

Elle finit en lui disant, sans s'expliquer davantage, que le *nom d'Amant, le nom d'Epoux ne leur conviennent plus.* Il seroit assez naturel, & même absolument dans l'ordre des passions, que *Dorval* demandât à son Amante la raison de ce changement. Hélas ! il n'y songe seulement pas ; mais il a un autre *hélas !* bien plus pressant à dire :

Hélas ! encore à l'instant même
Ces noms pour nous
Etoient si doux !

Vous vous impatientez sans doute, Monsieur, de les voir si longs à s'expliquer : vous n'êtes pas encore au bout ; il y a encore plus d'un tiers du

Trio à eſſuyer, ſans être plus avancé.
Des lieux communs, des agios de la
Scène XII. derniere inſipidité, terminent cette
ſcène larmoyante. Le doucereux
Dorval voit diſparoître ſa Maîtreſſe
qui, ſans doute, va ſe rafraîchir après
les fatigues de ſa longue kyrielle. Il
demande à *Julie* le ſujet du trouble
qu'il a remarqué; *Julie* lui répond
que ſa Maîtreſſe n'a vû que *Blaiſe*;
dans l'inſtant *Dorval*, comme bon
Logicien, conclut que *Blaiſe* lui a
joué un mauvais tour; il veut le voir:
malgré cela il a un impromptu à
faire; admirez la force de ce Mo-
nologue.

Scène XIII. Oui, quelqu'un m'aura noirci.
On a mille envieux le jour que l'on ſe
marie.
Blaiſe aura recueilli quelques traits de
l'envie;
Mais je vais en être éclairci.

Je n'ai pas beſoin de vous faire ſentir qu'une pareille gentilleſſe eſt aſſez déplacée, mais tout eſt gentil dans la piéce, & les circonſtances les plus fâcheuſes ne ſont pas capables de faire déroger à ce coloris. Ecoutez à préſent l'interrogatoire de *Blaiſe*.

Lucile étoit heureuſe avant de l'avoir vû, elle n'a vû que lui, donc c'eſt *Blaiſe* qui eſt venu troubler la fête. Il répond à cela, *qu'il a fait ce qu'il a dû*. L'Amant inquiet veut en ſavoir davantage, Scène XIV.

Ce que vous avez dû ! ſans doute
C'eſt du mal qu'on a dit de moi,
Que vous croyez vous-même, & que Lucile écoute.

Vous remarquerez, je vous prie, qu'il faut avoir bien mauvaiſe idée de ſa perſonne, pour s'attacher tout d'un coup à de pareils ſoupçons. Un

homme qui ne voudroit point amuſer le tapis, iroit d'abord au but; *Dorval* n'eſt point de cette humeur: c'eſt bien la meilleure pâte de miel qu'on puiſſe voir! on le déſabuſe; on lui fait connoître qu'il a tort de s'effaroucher ſi vîte, que tout le monde le révére, & qu'il a manqué à tout le monde, en penſant qu'on pût en dire du mal; & pour le raſſurer entierement, on lui décoche ce compliment:

A Lucile du mal de vous!
Elle n'en croiroit pas ſon pere.

Le moyen de n'être pas tranquille après cela? *Blaiſe* n'a-t-il pas trouvé une jolie tournure pour diſſiper les craintes du trop crédule Amant? *Elle n'en croiroit pas ſon Pere*! La bonne Fille! Ah! Meſdemoiſelles, ſi vous aimez jamais des *Dorvals*, mocquez-

vous de tout ce qu'on vous dira, & n'en croyez pas votre pere.

Blaiſe néanmoins continue toujours à faire le myſtérieux, l'un & l'autre battent la campagne....., Effrayez-vous, Monſieur, & tremblez : *Dorval* s'échauffe à la fin, le voilà qui ſaute à la gorge de *Blaiſe*,

Par la mort!..... Il n'acheva pas,
Car il avoit l'ame trop bonne.

Je ne ſais malgré cela ce qui en ſeroit arrivé, quand *Lucile* ſurvient pour mettre le holà :

Modérez-vous, Dorval, & reſpectez mon Pere. Scène XV.

Ces mots produiſent en un moment l'effet du *quos ego*.... Toute la chaleur de notre forcené s'éteint, & ſon ame paiſible ne lui fournit autre choſe que cette expreſſion d'étonnement,

Lui votre Pere !

Timante, que *Lucile* a amené en croupe, renforce l'atteſtation par ces obligeantes paroles, qui terminent le vers :

Il l'eſt. J'en ſuis au déſeſpoir.

Expliquez-moi, après cela, je vous prie, Monſieur, ce que veut dire un *qui* que *Dorval* lâche, ou ne ſçait pas pourquoi ; je l'abandonne à tous les Commentateurs, qui travailleront indubitablement ſur cette piéce, dans la poſtérité. Ce *qui !* iſolé fait naître un vrai *qui proquo* de la part de *Timante*,

DORVAL.

Qui ?

TIMANTE.

Blaiſe en a *la preuve*, & je viens de la voir.

Sans doute qu'ils s'entendoient tous les deux ; en ce cas, peu importe que nous ne les entendions pas.

C'eſt ici ſur-tout que je rends juſtice à la fineſſe de l'Auteur. Il falloit que cette preuve qui n'a été vûe que de *Timante*, & qu'on laiſſe ignorer, fût une preuve un peu critique, puiſqu'on la dérobe aux yeux du Spectateur. C'étoit, il faut le croire, quelque ſigne ou envie que la femme de *Timante*, s'étoit vraiſemblablement bien gardée de donner à ſa vraie fille. *Dorval* enfin n'en peut plus douter. Sans ſonger à l'examen des preuves, il conſent à tout croire. Je ſuis un peu ſoupçonneux, Monſieur ; je ne puis m'ôter de l'eſprit que *Lucile* craignoit qu'il ne prît fantaiſie à ſon Amant d'en revenir à *la preuve* ; car auſſi-tôt que ce mot eſt lâché, elle ne ſonge qu'à s'enfuir :

Dorval, épargnons-nous une peine inutile ;

Vous perdre eſt un malheur ; le ſuivre eſt mon devoir.

Adieu.

Alors *Dorval* eſt au déſeſpoir :

Vous voulez que je meure ?

TIMANTE.

Quoi, ma fille tu veux nous quitter !

LUCILE.

Tout à l'heure.

DORVAL.

Ah ! Monſieur, par pitié, daignez la retenir.

Ah ! pauvre Dorval, vous êtes un grand ſot ! A-t-on jamais vu d'Amant s'adreſſer à d'autres, pour ne pas laiſſer échapper l'objet de ſon amour ? *Par pitié* ! Oui, Monſieur le galant, par pitié pour vous, nous

n'en dirons pas davantage.

Lucile s'obſtine à dire qu'elle s'en va, & elle demeure toujours ſans qu'on faſſe aucun effort pour la retenir. *Dorval* perd patience, il intercéde *vivement*, comme vous allez voir, pour ſa future, auprès de *Timante*.

DORVAL, *vivement.*

Hélas! c'eſt ſon mot favori:

Hélas! c'eſt à préſent qu'il faut vous ſouvenir
De votre tendreſſe pour elle,
Vous l'avez tant aimée!

Dans ce moment ſurvient un vent de biſe qui glace le bonhomme *Timante*; il a dû ſûrement s'enrhumer en diſant ce qui ſuit.

Oui du fruit de mes ſoins
J'allois jouir. J'étois ſi fier d'être ſon pere!

Avec ſa probité, Blaiſe me déſeſpere.

Quel apophtegme ! *Blaiſe* demande *pardon*; mais le traître pinçoit ſans doute *Timante*, car celui-ci s'écrie, comme un énergumene,

Tu me fais bien du mal!

Blaiſe répond à cela, [encore un *hélas.*]

Hélas ! je le partage.

Apparemment qu'on les pinçoit tous deux. Quoi qu'il en ſoit, *Timante* eſt déſarmé par cet aveu :

Va, je ne t'en aime pas moins;
Je t'en eſtime davantage.

Toujours de la variété, toujours du jeu, toujours des nuances ! A préſent voici les réflexions, & ſur-tout bien amenées, ſans préjudice des louanges qu'on doit à l'eſprit & au ſentiment qui y régnent.

TIMANTE.

Mais moi, me voilà ſeul & dans l'affliction ;
Riche, mais bientôt vieux, délaiſſé, ſans famille.
Blaiſe eſt bien plus heureux. Il retrouve ſa fille,
Et fait une belle action.
Vous pleurez tous : *mon ſort vous touche & vous afflige.*
Et bien ? Pourquoi nous affliger ?
A nous quitter, qui nous oblige ?
Si le ſort eſt injuſte, il faut le corriger.
Lucile, laiſſons dire Blaiſe ;
Comme nous qu'il ſoit à ſon aiſe,
Et qu'il laiſſe en paix mes vieux jours ;
Sois ma fille, je veux que tu le ſois toujours.

Je vous avoue, Monſieur, que ces amans ſont fort heureux de voir *Timante* prendre ſi galamment ſon

parti. En vérité ces ſortes d'impromptu ſont impayables. C'eſt aux petits Auteurs à ménager les gradations, à développer les ſentimens, à ſuſpendre l'intérêt, à conduire le dénouement à ſon point; en un mot, à écouter la nature, à la ſuivre dans tous ſes mouvemens, à la peindre dans tous ſes effets; l'Auteur Philoſophe s'eſt ouvert une autre route: elle doit être fort commode ſans doute, à en juger par la bonne grace avec laquelle il y galoppe. Il ſemble qu'il ait pris pour deviſe, ce joli vers digne de paſſer en proverbe:

Lucile, laiſſons dire Blaiſe.

C'eſt-à-dire, la raiſon & le goût ont beau demander de l'exactitude, des nuances, du coloris, des ſituations,

Lucile,

Lucile, laiſſons dire Blaiſe ;
Comme nous, qu'il ſoit à ſon aiſe.

C'eſt-à-dire, ne nous gênons point, paſſons par deſſus tout, bouleverſons tout, traveſtiſſons tout, moquons-nous de tous, & ſi le ſage Critique s'éleve contre nos licences, qu'il en faſſe autant, s'il veut,

Comme nous, qu'il ſoit à ſon aiſe.

Ah! Monſieur! Ce n'eſt pas moi qui dis cela, c'eſt *Blaiſe* & *Lucile*, qui répondent ainſi au diſcours de *Timante*. *Dorval* eſt auſſi d'avis de *laiſſer dire Blaiſe*, à un petit ſcrupule près, c'eſt qu'il veut qu'on cache la naiſſance de *Lucile*, afin que ſon pere [qui étoit allé ſans doute ſe rendormir] n'en ſoit point inſtruit. *Lucile* eſt trop fiere pour conſentir à cela ; elle veut abſolument qu'on l'en in-

forme ; la franchiſe de *Blaiſe* doit être la régle de la ſienne. *Dorval* s'écrie, *je ſuis perdu* ! Cette exclamation n'eſt comptée pour rien ; il n'y a peut-être même que le Parterre qui l'ait entendue : *Timante* ſe charge du ſoin de *ménager doucement*,

Et ſa délicateſſe & ſon étonnement.

Vous ſentez que c'eſt de la délicateſſe & de l'étonnement de *Dorval* pere, qu'il eſt ici queſtion.

Vous allez voir à préſent, Monſieur, par quel chemin l'inſinuant *Timante* va parvenir à ſon but. C'eſt bien à cette occaſion qu'on peut dire que tout chemin mene à Rome.

DORVAL, *pere.*

Scène XVI. Où ſont nos jeunes gens ?

TIMANTE.

Paix, ils ſont en diſpute.

La querelle étoit intéreſſante, puiſqu'on prend tant de précaution pour ne pas la troubler : *paix :* je l'aurois dit volontiers à l'Auteur, au ſujet des alibi-forains qu'il nous débite. Vous ſaurez donc, quoique un peu tard, que M. *Dorval*, eſt un homme de grande condition. Scudery, dans ſes Romans, tuoit les Princes, pour débarraſſer un rival ; le Poëte, plus Philoſophe & par conſéquent plus humain, annoblit ſes Acteurs pour ſe débarraſſer lui-même. *Timante* explique le ſujet de la diſpute ; elle roule,

Sur un point qui touche vos pareils.
Au préjugé de la naiſſance,
Elle [*Lucile*] prétend que vous tenez.
Des ayeux dont nous ſommes nés,
Vous n'avez pas, dit-elle, aſſez pris connoiſſance.

Dorval rejette cette viſion, qu'il a raiſon de trouver déplacée, & par une ſurabondance de faveur, il attribue *tout le prix de la nobleſſe à l'habitude de penſer noblement.* Vous ne blâmerez pas cette façon de penſer, mais elle a dans la circonſtance un ton de pédanterie qui la dépare. *Timante* eſt charmé de la déclaration; mais vous ne le ſerez certainement pas de ce qu'il ajoute, après que *Dorval* lui a dit [pour le conſoler de n'être pas noble apparemment],

Et puis, n'avez-vous pas une place honorable,
Un état dans le monde, un bien conſidérable?

TIMANTE.

Et vraiment, c'eſt avec ſon bien,
Qu'un homme ropulan en impoſe.
On croiroit que c'eſt quelque choſe,
Et le plus ſouvent ce n'eſt rien.

Vous remarquerez, 1°. que la réponſe n'eſt pas aſſez *ad rem*, eû égard à ce qui précéde ; 2°, qu'il ſe fait tort à lui-même ; 3°. que ces deux vers,

On croiroit que c'eſt quelque choſe,
Et le plus ſouvent ce n'eſt rien.

ſont copiés de la Fontaine, & qu'il n'étoit pas néceſſaire de lire la Comédie de *Lucile* pour les ſavoir. On pardonne cependant ce larcin, parce qu'il eſt philoſophique. Autre bévue : *Dorval* pere, prétend qu'on ne publie pas, dans le monde, ce que l'on eſt & d'où l'on vient,

Hé Monſieur ! dans le monde, eſt-ce que l'on publie
Qui l'on eſt ? d'où l'on vient ?

Il a moitié raiſon ; la vanité, quand elle n'y trouve pas ſon compte, eſt aſſez attentive à le taire, autant que

prompte à le faire ſentir, lorſqu'elle en eſt flatée. *Timante* répond,

Tout ſe ſait.

Il a raiſon. *Dorval* ajoute,

Tout s'oublie.

Il a tort. Je paſſe bruſquement au Duo, car vous êtes étonné, ſans doute, d'avoir été ſi long-tems ſans entendre chanter. Les deux bons peres ſe mettent en train, & cela pour ne pas finir ſitôt. Je ſuis impartial, Monſieur; le Duo eſt agréable, naturel : il faut cependant qu'il y ait toujours quelque choſe qui cloche; on y trouve trop de répétition, & la prolixité de la vieilleſſe s'y fait ſentir, malgré l'agrément de la muſique. Après tout, j'en ſerois content, s'il conduiſoit à quelque choſe, pour le dénouement; mais il ſemble que

cette opération ſoit pour l'Auteur, un autre nœud gordien. Il faut encore eſſuyer de nouvelles tournures. M. *Timante* reſſemble à ces gens qui, voulant franchir un foſſé, avancent & reculent vingt fois, avant de faire le grand ſaut ; c'eſt pourquoi il revient ſans ceſſe à ſes favoris, les lieux communs. Attendez-vous donc à une grande ſentence : voici en deux mauvais vers ce qu'on a répété cent fois en proſe. Il s'agit des Laboureurs, & M. *Dorval* avance ſententieuſement :

Moi, j'honore, quoi qu'on en diſe,
L'homme de bien qui me nourrit.

Il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre : l'homme de bien & le Laboureur, ſont aſſurément ſynonimes.

Achevez donc, Monſieur Timante, *achevez donc* : c'eſt toujours M.

Dorval qui parle. Enfin *Blaiſe* eſt déclaré le pere de *Lucile*; M. *Dorval* s'écrie, *ô ciel! Timante* croit qu'il ſe dédit; mais, en vérité il ne connoît pas M. *Dorval*. Dans ſon illuſtre famille on n'a jamais reculé; nous liſons de même, dans l'Hiſtoire de ſa Maiſon, que *Dorval* II. eût le courage de ne pas ſe dédire, quoique ſa Maîtreſſe accouchât d'un enfant qui n'étoit pas à lui, au milieu d'un bal qu'il lui donnoit, la veille de ſon mariage. Ne ſoyez donc pas ſurpris, Monſieur, ſi à ces ſimples paroles de

TIMANTE.

Faut-il congédier la fête?

Un de ſes deſcendans répond avec tant d'héroïſme:

DORVAL.

Non, mon ami, Blaiſe eſt honnête;
Et ſa probité l'annoblit.

N'eſt-ce pas là ce qu'on appelle trancher admirablement toutes les difficultés ? Etoit-ce la peine, avec un caractere auſſi franc que celui-là, de prendre tant de détours, pour vaincre

Et ſa délicateſſe & ſon étonnement ?

Faut-il congédier la fête ? Non, paroiſſez, belle *Lucile* ; vous vous marierez, puiſqu'il en coûteroit trop de renvoyer les violons. Je m'étonne que le Poëte qui paroît ſi jaloux de rajeunir les anciens dictums, ne ſe ſoit pas aviſé de celui-ci, qui auroit délicieuſement figuré : *le vin eſt tiré, il faut le boire.* Plus je réfléchis ſur l'intérêt de cet heureux dénouement, plus je me rappelle ce vers dont j'ai parlé,

Lucile, laiſſons dire Blaiſe.

Lucile & *Dorval* fils écoutoient ſans Scène XVII

doute à la porte, car ils viennent, à point nommé, recevoir cet honnête compliment de la façon de M. *Timante*,

Venez, mes enfans ; la nobleſſe
Avec nous, veut bien s'oublier.

Dorval fils, avoit apparemment perdu la ſienne, pendant que les deux vieillards étoient à jabbotter ; car enfin, pourquoi appliquer à tous les deux, ce qui ne convenoit qu'à la fille de Blaiſe ? J'en vois la raiſon : *Dorval* pere, avoit encore une * ma-

---

* On a condamné, dans les plus grands hommes, cette affectation de ſentences : il faut la pardonner aux Auteurs qui ne le ſont pas ; que deviendroient-ils ſans cela ? .... Il n'y a guere que les Ecoliers qui applaudiſſent aux ſentences dans une piéce dramatique, où tout doit être mis en action. Il y

xime dans ſon porte-feuille, il falloit la décocher au Parterre, on l'avoit faite exprès pour lui :

Ce n'eſt point ſe méſallier,
Que d'admettre chez ſoi l'honneur & la ſageſſe.

Qu'on eût été malheureux de perdre un ſi beau dire ! Qui ne ſentira pas toute la fineſſe de cette précieuſe maxime ! Ceux qui y déſireroient plus de juſteſſe & moins de fadeur, ſont priés d'être plus indulgens : c'eſt la derniere qu'ils auront à condamner ; je me trompe : il faut finir par un éclair, & le démon familier de M. *Dorval* ne s'oubliera pas en cette occaſion. *Mon ami*, dit-il à *Blaiſe*, qui va être le beau-pere de ſon fils,

---

a des ſentences dans les piéces de Racine mais elles ne ſont point ſentence dans la bouche du perſonnage.

Mon ami, trop heureux les hommes
Qui par le cœur ſont vos égaux!

Ah! Maître *Blaiſe*, vous devez être bien flatté! A préſent vous voilà, *comme nous, à votre aiſe*; tout eſt fini; j'eſpere bien qu'on ne vous reverra pas de ſitôt, & que *vous laiſſerez en paix nos vieux jours*. N'oubliez cependant jamais, Maître *Blaiſe*, le bonheur qui vous arrive, & le compliment qu'on vous a fait: ne dites plus ſi plaintivement,

Ah! ma femme! qu'avez-vous fait?
Méchante mere!
De la miſere
Voilà l'effet.

Laiſſez plutôt dire à l'Auteur à ſa muſe:

Ah! ma muſe! qu'avez-vous fait?
Méchante mere!

De ta miſere
Voilà l'effet.

Je pourrois aller plus loin, Monſieur ; mais il faut enfin que je m'arrête. *Timante* m'invite à déjeûner :

Qu'on ouvre le Sallon, l'office & le buffet, Scène dern.
Qu'on déjeûne & qu'on danſe.

Ne trouvez-vous pas qu'il eſt un peu tems d'y ſonger ? On auroit plutôt dû commencer par faire allumer les bougies. Je ſuis levé depuis cinq heures, pour voir commencer la piéce, il eſt huit heures du ſoir à ma montre ; jugez ſi je dois avoir appétit. Convenez que, ſi vous en exceptez quelques Acteurs favoris, le Poëte laiſſe long-tems ſon monde à jeun : auſſi la compagnie qui peſte en bas, veut-elle s'aller coucher, après un pareil déjeûné. Il y a même deux groſſes Campagnardes qui ſont tom-

bées en foibleſſe d'inanition. Danſera & entendra le Vaudeville qui voudra.

Voilà, Monſieur, un détail qui pourra vous donner uue idée du goût qui régne à préſent. Je voudrois pour l'intérêt de la Philoſophie, qu'elle choisît mieux ſon genre, ou qu'elle le traitât du moins ſur un ton plus digne d'elle. Tant que, ſous prétexte de la rendre aimable & de la faire goûter, on la fourrera à tort & à travers dans toutes ſortes de productions; tant qu'on ne verra que des déclamations empoulées ou des piéces inſipides; tant qu'on ne nous donnera que des maximes, au lieu de caracteres; de belles penſées, au lieu de bonnes actions; de foibles agrémens qui éblouiſſent, au lieu de l'intérêt qui attache; tant que l'amour de l'humanité n'exiſtera que

dans des Ariettes, & jamais dans la pratique; tant qu'on croira que de minces brochures produiront des ſages, que de petits vers formeront de grands hommes, que de froides plaiſanteries changeront les ſots; il eſt à craindre que le genre humain & la France ſur-tout, ne retournent à leurs anciens préjugés, & qu'on n'en reſte au milieu du beau chemin que vous nous avez tracé. Ne vous effrayez cependant pas pour le moment; la piéce dont je vous parle en eſt à ſa dixhuitiéme repréſentation. Le Public applaudit de la meilleure foi du monde à toutes les fadaiſes qu'on lui préſente, & malgré le ridicule de nos Don Quichotes en Philoſophie; il y a à peu près aujourd'hui dans le monde autant de Philoſophes, qu'il y avoit autrefois de Chevaliers errans. Tout ce que je crains,

c'eſt qu'il ne ſurvienne un autre Miguel Cervantès, qui ne gâte par un coup hardi, toute la beſogne. J'entends même des gens, qui tiennent encore aux préjugés du tems paſſé, s'écrier » mais que diable, toujours » de la Philoſophie & pas un vrai *

---

* Nous ne prétendons point parler ſans excluſion. Je ſais qu'il y a de vrais Philoſophes dans le ſens que l'entend M. d'Alembert, (qu'on doit placer à la tête de ce petit nombre), lorſqu'il dit, » J'entends par ce » mot *Philoſophe*, ce qu'on avoir toujours » entendu juſqu'à ces derniers tems, un « Citoyen fidele à ſes devoirs, attaché à ſa » Patrie, ſoumis aux Loix de la Religion » & de l'Etat; qui eſt plus occupé, ſuivant » le principe de Deſcartes, *à régler ſes deſirs* » *que l'ordre du monde*; qui ſans manége & » ſans reproche, n'attend rien de la faveur, » & ne craint rien de la malignité; qui cul» tive en paix ſa raiſon, ſans flatter ni bra» ver ceux qui ont l'autorité en main; qui,

» Philoſophe! Qu'avons-nous beſoin » de livres, ſi les hommes n'en de- » viennent pas meilleurs ? La Philoſo- » phie reſſemble donc à la pierre phi- » loſophale ; tout le monde indique » des moyens pour y parvenir, & » perſonne n'a encore ſçû réaliſer ce » merveilleux ſecret ». Je vous dis ceci, Monſieur, en confidence, car je ſerois bien fâché qu'on en vînt un jour à vous reléguer parmi les zéla- teurs du grand œuvre. Avouez que vous auriez pris bien de la peine inu- tilement, & qu'il faudroit dès à

» en rendant les honneurs légitimes & ex- » térieurs au pouvoir, au rang, à la digni- » té, n'accorde l'honneur réel & intérieur » qu'au mérite, aux talens & à la vertu ; » en un mot, qui reſpecte ce qu'il doit, & » qui eſtime ce qu'il peut ». J'ajouterai, qui ne prétend pas opérer de grandes choſes par de petits Opéra.

préſent commencer à briſer vos creuſets. Voilà ce que c'eſt que d'avoir à faire à l'eſpéce humaine, elle applaudit par déſœuvrement à tout ce qu'on lui débite; mais, par bonheur, elle n'a pas été encore au-delà du babil. On jargonne du ſentiment, on vante les belles ames, & l'on ne ſonge guère à en devenir ſoi-même une. Quand on repréſente vos piéces de Théâtre, les beautés philoſophiques y ſont toujours admirées, mais toute leur impreſſion ſe réduit à faire claquer des mains. Je vous dirai même qu'à ces tranſports de philoſophie, ſuccédent le plus ſouvent des traits qui ne ſont pas philoſophiques. Vous peignez, des plus belles couleurs, la généroſité de Frehepport, & on me vole ma montre au moment que je vous admire; vous célébrez l'agriculture & les Cultivateurs,

& un Seigneur bat devant moi, ſes Vaſſaux qui viennent lui demander leur ſalaire, pendant qu'il lit votre Epitre; aux *Moiſſonneurs*, on ſéme abondamment des épis ſur le Théâtre, & pas un Pauvre n'obtient un ſou du Spectateur qui en ſort; depuis même qu'on a repréſenté *Lucile*, l'intérêt a fait rompre vingt mariages, malgré le bon exemple de M. *Dorval*, & ce qui doit vous piquer davantage, c'eſt que tous ces maux ſont réparés, par des êtres très-éloignés de penſer auſſi bien que vous.

Vous conviendrez, Monſieur, que ſi cela dure, tout eſt perdu. Il eſt à craindre que l'erreur ne reprenne ſon empire, tant que les ſots avec leur ſimplicité, ſeront plus utiles que les ſages avec toutes leurs lumieres. Enjoignez donc, je vous prie, à vos ſubalternes de mieux

prendre leurs mesures. On aime la nouveauté, il est vrai ; mais quand elle demeure trop long-tems stérile, on retourne aux vieux usages, que l'expérience a déja consacrés. Qu'on ne fasse plus sur-tout des *Luciles* : ces sortes de niaiseries acheveroient de ruiner le régne philosophique. Tant qu'on se bornera à ces foibles ressources, le Public sera forcé d'ouvrir à la fin les yeux, en s'appercevant qu'on le fait mâcher à vuide ; il arrivera que bien loin de se corriger par vos leçons, on dira de vous, comme des autres, *laissons dire Blaise*, & allons toujours notre train.

J'ai l'honneur, &c.